

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 61
Number 1 *La réception des littératures francophones*

Article 17

12-1-2003

Ambroise KOM (éd) (2003). Remember Mongo Beti

Marcelin Vounda Etoa
Université de Yaoundé

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Etoa, Marcelin Vounda (2003) "Ambroise KOM (éd) (2003). Remember Mongo Beti," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 61 : No. 1 , Article 17.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol61/iss1/17>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

discours idéologiques transmis par le biais du système éducatif ainsi que l'itinéraire individuel » (159). Ainsi se trouve défini un des défis de l'Hexagone : opérer un véritable décentrement pour se laisser métisser par sa propre francophonie interne comme externe.

Mais le livre, qui à certains moments fait penser à *La malédiction francophone* d'Ambroise Kom et à l'invitation qui y est faite aux Africains de se décentrer par rapport à la France en se connectant à d'autres centres, tourne autour d'un autre défi que suggèrent bien les contributions d'André Ntonfo et de Patricia-Pia Célérier : il s'agit de la place réelle faite à la littérature dite francophone dans les départements de Français. Ces départements dans lesquels la littérature française occupe le centre, la périphérie étant laissée aux littératures dites francophones, ne sont-ils pas régis par la même logique contre laquelle ce livre s'est écrit? L'on voit bien qu'il y a encore du chemin à faire.

Kasereka Kawwahirehi
Université d'Ottawa

***Remember Mongo Beti*, mémorial réalisé par Ambroise Kom, Bayreuth, Bayreuth African Studies 67, 2003, 290 p.**

La vie après la vie!

Par la qualité et par la quantité des gens qui y ont contribué, *Remember Mongo Beti* permet de se faire une meilleure idée de l'aura d'un écrivain qui, aux quatre coins du monde, n'a laissé personne de ceux qu'il a rencontrés indifférents.

Les entrées de l'immense édifice que représente le mémorial *Remember Mongo Beti* dont Ambroise Kom est le maître d'ouvrage sont multiples. Une porte, celle d'une image d'Épinal qui fait de Mongo Beti un être lunatique, d'un commerce difficile, à la limite de la paranoïa, m'a semblé la plus opportune à emprunter pour en finir avec les médisances, les cancans et les détails qui pourraient distraire les esprits faibles et qui servent généralement d'ultime argument aux personnes de mauvaise foi, à court d'argument.

Rencontres

Thierno Monenembo, Bessora, Emmanuel Dongala, Jean Metellus, Maryse Condé, Christophe Chomant, Abdourahman A. Waberi, Eloïse Brière sont quelques-uns des collaborateurs de ce mémorial qui ont une ou

plusieurs fois rencontré le célèbre écrivain camerounais. Si l'on ne peut soupçonner autant de personnalités d'origines si diverses, de profils si différents et dont on est presque sûr qu'elles ne se connaissent pas entre elles pour être de connivence, leur témoignage sur le caractère de Mongo Beti n'en est que plus pertinent. « Méfiant en présence de l'homme » comme le trouve le neurologue et linguiste Jean Metellus, l'immense écrivain camerounais l'était effectivement. Mais n'eût-il pas été naïf d'embrasser sans discernement le tout-venant comme si ses positions et ses prises de position arrangeaient tout le monde, comme s'il n'avait pas lui-même conscience des enjeux de ses combats? Or, cette précaution d'usage prise, Mongo Beti savait se montrer courtois, convivial et même hospitalier, comme en témoignent les personnalités évoquées plus haut dont les chemins ont rencontré les siens. L'atteste à suffisance et de manière exemplaire l'invitation reçue en 2000 de Maryse Condé, organisatrice d'un colloque aux États-Unis, que Mongo Beti avait pourtant, quelques années auparavant, traitée de façon injurieuse de « Scarlett O'Hara de banlieue ».

Ainsi était Mongo Beti, direct, franc, disant tout leur fait à ceux qu'il avait en face de lui. L'anecdote que rappelle Christophe Chomant, l'un de ses anciens élèves, est à cet égard à la fois marrante et édifiante. Un matin, dans une classe de son lycée à Rouen, devant des élèves qui ne semblaient pas particulièrement intéressés par son cours et qui le laissaient voir, Mongo Beti partit de cette tirade abrupte : « Vous êtes dans cette classe 40 crétins qui me font chier! »

Assurément, Mongo Beti n'était pas un ange. Mais y aurait-il eu un intérêt qu'il le fût? Tous les anges se ressemblent. Mongo Beti avait trop de caractère pour passer incognito, pour ressembler à un autre, pour être interchangeable. Les contributeurs au mémorial ont le mérite d'avoir restitué la vérité sur l'homme Mongo Beti qui apparaît *portraïté* par plusieurs mains dont les premières procèdent à l'esquisse et les autres affinent ou renforcent les traits, soulignent tel ou tel autre trait particulier, jettent de la lumière sur l'ensemble.

Le mémorial *Remember Mongo Beti* est impressionnant par la somme d'intelligences qu'il rassemble, 26 au total qui, toutes ou presque, déclarent avoir contracté des dettes envers lui.

Dettes

Dans la lointaine Guinée que l'audace de Sékou Touré condamnera à l'autarcie, au milieu d'auteurs aussi célèbres que Tourgueniev, Wright et Giraudoux, c'est envers Mongo Beti que Thierno Monenembo contractera sa première dette en lisant *Ville cruelle*. Plus tard, grâce à *Remember Ruben*, Mongo Beti sera le thérapeute qui guérira l'écrivain guinéen de la nausée

de la trahison postcoloniale que lui causeront les anciens révolutionnaires devenus de petits bourgeois roulant en Cadillac. Au Congo, pour Emmanuel Dongala aussi, « au commencement, il y eut [...] Mongo Beti ». Plutôt que son œuvre qu'elle découvrira par la suite, c'est le nom de Mongo Beti duquel est baptisé une classe de 3^e du très catholique collège Raponda Walker qui fascinera d'abord la jeune Bessora. À ce moment-là, « Le Christ, Victor Hugo, Mongo Beti, [...] se confondaient dans [son] esprit. Ils devaient habiter le même espace, du côté des morts, place des Immortels. » C'est après avoir lu *Trop de soleil tue l'amour* que Bessora, devenue célèbre grâce à *53 cm*, entre en littérature. Au Cameroun, une dette de moindre importance, si on la mesure à la notoriété encore en cours de façonnement de son débiteur, est humblement payée par Guy Olama qui, dans ses années de lycée, « appart[enait] au club des lecteurs du père de *Perpétue et l'habitude du malheur* » et à qui « *Le pauvre Christ de Bomba* [a donné] la passion de l'écriture ». Devenu aujourd'hui écrivain et éditeur, le Français Christophe Chomant a, lui, payé publiquement et à deux reprises sa dette à Mongo Beti du vivant de ce dernier. Une première fois, en 1997, en lui dédiant son premier roman, *La petite lézarde*, une seconde fois de façon plus spectaculaire par une lettre datée du 17 mars 1999 et adressée à Bernard Pivot qui s'appropriait à recevoir sur son célèbre plateau l'auteur de *Remember Ruben*. « C'est grâce à monsieur Mongo Beti, écrit Chomant, que j'ai continué d'écrire des poèmes, nouvelles et romans... ». Chomant raconte par la suite à Ambroise Kom comment Mongo Beti l'a fait naître à la littérature en ronéotypant ses premières œuvres et en les discutant avec ses condisciples pendant un cours de français.

Influences

Si ses aînés Monenembo et Dongala l'ont découvert pendant leurs années de lycée, c'est à l'université que Boubacar Boris Diop, lui, a découvert Mongo Beti, cet « authentique écrivain » pour qui « la littérature n'était [...] pas un jeu, un moyen de se faire décerner à peu de frais un brevet d'intellectuel avant d'entrer dans la danse de la servitude ». C'est rendu également à l'université, une vingtaine d'années après Boubacar Boris Diop, qu'Abdourahman Waberi s'imposera la lecture gourmande de l'œuvre de Mongo Beti, comme une indispensable ration culturelle, nécessaire à son équilibre d'homme. Malgré la distance et l'intermittence de leurs rencontres, l'Américaine Eloïse Brière confesse qu'« avoir connu Mongo Beti a transformé [son] parcours intellectuel ». Mais l'influence de Mongo Beti, déclare cette enseignante des littératures francophones d'Afrique et des Amériques à l'université de New York à Albany, est plus étendue : l'auteur du *Pauvre Christ de Bomba* « a contribué à transformer les études françaises aux États-Unis ». Pour Rose Nia Ngongo Tekam, Mongo Beti n'est rien moins que l'une des trois lumières qui éclairent sa marche existentielle.

Entre reconnaissance de dette et confession d'influence se situe la contribution de Célestin Monga qui doit à *Ville cruelle* sa sortie de l'adolescence, son éveil à la vie consciente et à son auteur d'avoir promptement mobilisé les médias occidentaux après que l'économiste fut enlevé par la police, aux aurores d'un jour de mars 1987. Mongo Beti fait montre de la même fidélité à l'égard de Guy Ossito Midiohouan, arrêté et incarcéré au Gabon pour avoir envoyé une contribution à *Peuples noirs – Peuples africains*, la revue éditée par l'écrivain camerounais. Cette revue fut, au prix de lourds sacrifices, l'un des terrains de combat d'Alexandre Biyidi qui lui reconnaissait l'avantage sur la littérature d'échapper à la polysémie, aux interprétations multiples et par conséquent à la démobilisation.

Combats

Qui mieux qu'Odile Biyidi pouvait témoigner de l'esprit et du sens du combat de Mongo Beti, de ses douleurs? « Il est particulièrement adéquat, écrit-elle, de parler de Mongo Beti en termes sartriens parce que c'est probablement Sartre qui a le mieux exprimé les rapports entre la liberté et l'esclavage ». Habité d'un singulier esprit de liberté, Mongo Beti, poursuit son épouse, « n'était pas heureux, il n'a jamais été heureux parce qu'il assumait pleinement cet "être de malheur" qui lui était échu. En rentrant dans son pays, Mongo Beti mettait un terme à un long exil et à une douloureuse séparation d'avec sa mère, être cher s'il lui en restât. Ce retour était aussi pour l'écrivain l'occasion de contribuer à la modification de la structure mentale de ses concitoyens, le moyen de les rendre capables d'indignation, de les pousser à payer le prix pour vivre debout.

Faudrait-il, au final, blâmer Ambroise Kom d'avoir contribué à faire retourner Mongo Beti au pays natal, tant les pages écrites du cahier de ce retour sont chargées de tristesse et d'amertume, comme le montrent André Ntonfo et Patrice Nganang? Ce « retour au pays, confie Odile Biyidi, [...] a été un long calvaire [...] Il a vécu ses dernières années, poursuit-elle, dans un labeur incessant, dans la solitude, la déception et le désespoir ». Le comble a été mis à cette ingratitude de ses concitoyens à l'occasion des obsèques de Mongo Beti, devenu aussi pauvre que le Christ de Bomba. Mais si « ce Protée surgi de douloureuses abysses africaines n'était rien d'autre qu'un prophète, un visionnaire », comme le suggère Thomas Mpoyi Buatu, alors qui s'étonnerait de son destin singulier et surtout de sa solitude, presque en tous points semblable à celle du Christ du « Mont des Oliviers » que décrit Vigny, mieux ressemblant à celle du Christ des Évangiles, suivi par des foules de son vivant, lesquelles se sont réduites, comme une peau de chagrin, pour n'être plus constituées que d'un carré de fidèles à sa mort. Mais il n'en a pas fallu plus de douze pour que la bonne nouvelle se répande jusqu'aux quatre coins du monde. En tout cas, Abel Eyinga, l'un de ses plus fidèles amis de toujours, voit déjà des disciples de l'écrivain en

provenance des quatre coins de la planète emprunter la voie étroite qui mène à Akométam, lieu de pèlerinage pour tous les hommes qui se reconnaîtront dans ce prophète laïc de la liberté que les feux de la rampe n'ont pas ébloui, que la gloire n'a pas grisé. Les tréteaux de la scène publique sur laquelle nous portons tous, plus ou moins habilement, des masques ne l'ont pas contrefait. Grâce à Mongo Beti, nous avons l'assurance que l'inconsistance et la félonie ne sont pas consubstantielles à notre race. Et si Ambroise s'appelait plutôt Pierre?

Marcelin Vounda Etoa
Université de Yaoundé